Document generated on 06/01/2025 8:46 a.m.

Liaison

Omnibus...

Anne Bertrand

Number 30, Spring 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43668ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bertrand, A. (1984). Omnibus.... *Liaison*, (30), 54–55.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

omnibus...

par

Anne Bertrand

L'autre jour, en feuilletant le dossier d'une artiste qui exposait à la galerie SAW, j'ai remarqué une découpure du journal *Le Devoir* où l'on mentionnait « l'anti-mode » en photo et l'esthétisme « punk » de l'artiste, le tout entre guillemets. Cet emploi abusif des guillemets est une bonne façon de se distancier d'une terminologie qu'on ne comprend peut-être pas. C'est dire que le chroniqueur ne prend pas à son compte les artistes et leur travail. Heureusement que ceux-ci ne travaillent pas dans le seul but d'obtenir une mention dans *le Devoir*.

Cette artiste, à propos, s'appelle Moyra Davey. Est-elle francophone ? non . . . mais le Français qu'elle parle, elle l'a appris dans nos écoles séparées. Dix ans de Notre Père, à tous les matins, explique le titre de son exposition *Nuns on Main*. Moyra est photographe-pigiste à Toronto depuis qu'elle a terminé son Bac. en photo à l'université Concordia en 1982. Du 10 au 31 janvier, elle a exposé une séquence de 22 photos couleurs dans la petite pièce de la galerie SAW à Ottawa. La séquence se voulait clairement autobiographique, ce qui rend toute interprétation définitive futile. On devine, grâce à leur ordre séquentiel, une certaine chronologie allant de l'enfance à l'âge adulte. Cependant, les étapes de cette évolution ne sont régies par aucune logique visuelle, ni textuelle, car les photos sont accompagnées d'un texte. Celui-ci, divisé en deux lignes imprimées au dessus et en dessous des photos, animait les images sans pour autant les interpréter. En parcourant ces photos, j'avais comme un gouzi-gouzi au cœur, car j'y lisais toute l'angoisse et l'incertitude d'une génération dont l'avenir est toujours en suspens.

J'ai cru reconnaître ce même genre d'expression dans les peintures sur papier de Valérie Pocock. Cependant il faut tenir compte de la différence du médium, la peinture ayant cette qualité de confronter directement l'artiste à son sujet peint. En deux ans d'études au département des arts visuels de l'Université d'Ottawa, Valérie semble avoir bien assimiler ses leçons ; ou est-ce de nombreuses heures de travail, à même le sol de sa petite chambre de couvent où elle était pensionnaire, qui ont fait de Valérie une peintre dont l'expression est vibrante et exaltée ? Peu importe car son exposition à la galerie Oboro à Montréal, qui eût lieu entre le 11 et le 17 novembre, fut bien reçue malgré le caractère un peu hétérogène des œuvres réunies. Valérie exprime son ordre dans le désordre et ses angoisses dans des couleurs électrisantes. Mais en outre, on perçoit toujours dans ses peintures, soit une trame figurée, soit une trame écrite . . . trois mots parfois suffisent pour en détonner l'intrigue.

À quelques coins de rues de la galerie Oboro où exposait Valérie se trouve l'atelier de Raymonde April qui lui servait de galerie pour le temps de son exposition qui eût lieu du 3 au 13 novembre, 1983. Raymonde est diplômée de l'Université Laval et enseigne cette année un cours de photographie à l'Université d'Ottawa. Son exposition, intitulée *Jour de verre*, était en quelque sorte la récapitulation d'un discours sur le spectateur face à la création. Ses 24 photos, au format imposant (3′ × 4′), jonchaient les murs de son atelier dans lequel le spectateur remarquait les

Jour de verre, de Raymonde April

Valérie Pockock

mêmes éléments de construction que le spectateur (la silhouette noire) observés dans les photos. Ainsi, je devenais un spectateur au deuxième degré . . . ou au premier degré selon que je regardais les photos ou l'installation au sol. Je devrais peut-être ajouter qu'il y avait, sur un des murs latéraux, six photos successives d'une même voiture, éclairées par deux petits néons ; « c'est une rue synthétique », m'explique Raymonde. En effet, il ne faut pas oublier que même devant ces transports du génie créateur, la vie, jusque dans ses manifestations les plus concrètes, va bon train. Bonne chose, car je me vois difficilement solliciter l'aide du génie-créateur pour déboucher mon évier.

J'avais, lors du dernier numéro, fait allusion aux photos de Léo Tousignant. J'ai appris depuis, que sept photographes du département des arts visuels de l'Université d'Ottawa, dont Léo, ont assemblé une petite collection de leurs œuvres qui seront exposées au Musée d'art de l'Université Simon Bolivar à Caracas au Vénézuéla. Par la suite, les photos se joindront à la collection permanente du Musée. Le tout a été organisé dans le cadre d'un programme d'échange entre ces deux universités, mis sur pied il y a quelques années par Fernando Carizales qui étudie aussi la photo ici, à Ottawa.

Comme le dit bien René Lavoie dans l'introduction du catalogue qui accompagne l'exposition, les œuvres réunies « n'ont pas la prétention de bouleverser, d'innover ou même d'être qualifiées d'avant-gardistes. Elles sont simplement représentatives du travail de 7 artistes québécois et ontariens issus de la même école ».

Je crois que les divergences stylistiques des sept photographes auxquelles René fait allusion dans son introduction, vont bien au delà de l'expression de la « polyvalence créatrice de la photographie » ; elles expriment en outre l'importance de la motivation personnelle dans le choix d'un sujet — motivation que seul un individu, indépendamment de sa formation, peut mettre en évidence dans son interprétation de la réalité, que celle-ci soit la manifestation du besoin de réviser le statut de nos minorités sexuelles, tel que démontré dans les photos de Myriam Dionne, ou la manifestation d'une rencontre passagère avec J.E. Seguin, marchand général à Ripon au Québec. Cette dernière photo fait partie de la série de portraits faits par J. Carignan. Il les décrit comme étant « l'illustration du quotidien qui questionne l'importance qu'on attache- ou pas- à l'individualité, à travers l'omniprésence des activités commerciales dans notre société ». En effet, malgré l'anonymat de ces personnages, les portraits de Carignan sont principe d'individualisation permettant à l'humble commerçant de s'affranchir de son rôle strictement fonctionnel pour redevenir, l'instant d'un déclic, une personne.

En gros, les photos assemblées dans ce catalogue semblent s'arrêter à l'expression assez littérale de la réalité qui nous entoure, à l'exception des photos de Victor Pilon et de René Lavoie dont les photos atteignent une résonnance plus dialectique. Pour finir, je serais heureuse de pouvoir aller contempler les photos de Myriam Dionne, de J. Carignan, de Léo Tousignant, de Marc Labrecque, de Victor Pilon, de Daniel Bélair et de René Lavoie là où le soleil brille à l'année longue !★